

mière ligne le chanoine Schmid. Consacré par vocation à la religion chrétienne, il a rempli et rempli encore doublement les devoirs du saint ministère : sa voix a propagé l'Évangile, sa plume féconde a produit des œuvres qui nous font aimer Dieu, qui nous ramènent sans cesse vers lui à ses bienfaits et ses œuvres. Dans ses *Contes*, qui se sont répandus rapidement en Allemagne, leur mère-patrie, et en France leur patrie adoptive, il a tenté pour les enfans (si parvez licet componere magnis), ce que le sublime et trop modeste auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* a fait pour les hommes : une belle et noble paraphrase de l'Évangile.

Ces petits ouvrages, pleins d'action et d'intérêt, sont lus avec entraînement par la jeunesse, avec plaisir par l'âge mûr ; les enfans y trouvent, au milieu de récits variés et intéressans, les plus hauts préceptes du christianisme ; les hommes y puisent le meilleur mode de les faire aimer à la jeunesse, à laquelle il ne s'agit pas seulement d'enseigner des faits ou des dates, des langues mortes ou des idiomes vivans : il importe aussi et surtout de faire fructifier dans ces jeunes cœurs les semences du bien, d'y déposer les notions pures de la divinité.

Il existe, des contes du chanoine allemand, plusieurs traductions françaises ; mais d'un côté, dans ces ouvrages, la pureté du style n'a pas toujours été respectée, des germanismes trop fréquens y choquent l'oreille et le goût français, si scrupuleux et si délicat ; d'un autre côté, l'exécution matérielle de ces éditions est tellement négligée, si peu à la hauteur des nécessités modernes, que les œuvres du bon chanoine sont reléguées trop souvent derrière les rayons des bibliothèques.

La nouvelle traduction qui est offerte au public, a été confiée par l'éditeur A. Roger, à la plume facile et élégante de M. A. Cerberr de Midelsheim, l'un de nos plus actifs journalistes et de nos plus fervens écrivains religieux.

Les *Contes du chanoine Schmid* son', par excellence, le livre des familles, c'est aussi celui des collèges, des séminaires et des pensions, parce que, avant tout, une pensée morale, une pensée catholique préside à sa publication, et que cet ouvrage ne saurait inspirer à notre jeunesse, en charmant des heures ravies à la dissipation, un amour plus vif de la vertu et de la religion.

Le traducteur ne s'est pas contenté d'être le fidèle et scrupuleux interprète de l'auteur allemand, il a voulu, par des notes nombreuses et instructives, un style élevé et fleuri, toujours à la hauteur du sujet, donner à ses jeunes lecteurs, en même temps qu'un utile et bon livre, des notions sur l'histoire, les arts et les sciences. C'est à ces divers titres que la traduction de Cerberr de Midelsheim a paru digne du haut patronage qui lui a valu d'être adoptée comme livre de lecture destiné à l'éducation du comte de Paris.

E. VIGNON.

LE BERGER DES LANDES.

Les peintres sont gens à imagination, et, comme les poètes il leur suffit d'un mot souvent jeté au hasard, pour que de ce mot ils fassent jaillir une chose noble ou gracieuse, chevaleresque ou tendre, selon que leur rêverie a été doucement ou ardemment remuée.

Un dernier, un artiste, revenant de Madrid, était allé rendre visite à un de nos peintres en renom, et tout en lui rendant compte de ses impressions de voyage, non pas à la manière de M. Alexandre Dumas, mais d'un ton simple et enjoué, il s'écria : Ce qui m'a frappé en rentrant en France, c'est la nature de nos bergers des Landes. Ces hommes mériteraient qu'un de nos peintres habiles les reproduisît sur une toile. Je me souviens surtout de l'un d'eux : chassé de ses échasses, tranquillement assis sur un autre bâton plus long encore, et qui lui servait de chaise, il surveillait son troupeau, et fredonnait une chanson du pays, tout en tricotant une paire de bas.

—Vraiment, dit le peintre, qui en ce moment avait posé devant lui une toile encore vierge.

—Oui. Il y avait à la fois de la simplicité et de la gravité dans cet homme majestueusement coiffé d'un chapeau à bords déformés, dont le derrière était rabattu juste comme celui de Napoléon, après la bataille de Dresde, en 1813. Sa veste large et à basques, sa large culotte, petite-fille des culottes à canons du dix-septième siècle, tout ajoutait à l'originalité de mon héros. Je passais à cheval, car c'est ma manière de voyager... Je déteste les voitures... on ne voit rien... et moi, vous le savez, je ne voyage que pour voir... pour admirer. Je m'arrêtai donc devant mon berger, qui leva les yeux, porta la main à son chapeau, et me dit : Dieu vous garde, Monsieur... voilà une belle journée ;... et il reprit tranquillement sa besogne, c'est-à-dire son tricot.

—Que faites-vous donc là, lui dis-je ?—Une paire de bas, Monsieur.

—Mais, c'est un ouvrage de femme, cela.

—M'est avis que tous les ouvrages peuvent être faits par des hommes, quand ils sont utiles... du moins c'est ce que dit notre curé, et nous l'écoutons comme un père.

—Ces bas sont pour vous ?—Non pas, Monsieur, les miens sont bons ;... c'est pour ma grand mère... Elle en faisait autrefois ;... mais à présent qu'elle a quatre-vingt-dix-sept ans, elle ne peut plus rien faire... il est bien juste que ses enfans lui rendent à leur tour les services qu'ils en ont reçus... L'hiver sera peut-être rude, et il ne faut pas qu'elle ait froid.

—Vous n'avez donc pas de sœurs ?—Faites excuse, Monsieur ; elles travaillent aussi quand elles ont le tems ; mais c'est le soir... tout le jour il y a les travaux de la métairie... A chacun sa besogne... le tems marche, et il faut que tout soit prêt pour la Toussaint. J'ai parié avec Marie que ma paire serait faite avant la sienne.

—Marie... Qu'est-ce que c'est que Marie ? une jeune sœur ?—Jeune... oui ;... ma sœur, ... non... C'est ma promise... une pauvre orpheline que ma mère a recueillie, élevée. Nous devons nous marier à la Noël... et nous serons bien heureux.

—Mais, elle n'a rien.—Comment ! elle n'a rien... C'est sage,.... c'est rangé,.... c'est bonne ménagère,.... ça ne sort que pour aller prier Dieu... C'est bien quelque chose, ça... c'est tout pour nous autres paysans. Mais vous êtes un Monsieur de la ville,.... quand vous prenez une femme, il faut qu'elle vous apporte de l'argent,.... ça vous fait-il plus heureux ? Tenez, l'hiver dernier, j'ai été à Dax porter de l'argent à un notaire,.... il en avait besoin... il mariait sa fille,.... une belle personne, je m'en vante,.... à un négociant de Bordeaux.. Très-bien... Le promis était aussi un superbe homme,.... avec une grande barbe noire,.... comme celle de mon grand-père, excepté que la barbe du pauvre vieux était blanche... Dame, ça vieillit à s'user... Tout le monde était dans la joie...—Eh ! bien ! dis-je à mon berger.—Eh ! bien ! Monsieur, au bout de six mois, le négociant était en fuite : il avait fait banqueroute, et sa femme,.... sa pauvre femme,.... un ange, Monsieur,.... elle était morte de désespoir... Nous l'avons bien pleurée, Marie et moi, et nous nous sommes dit : Ma foi, la pauvreté vaut mieux que la richesse.

—Mais c'est un philosophe, votre berger !—Non pas, car tout à coup il regarda le soleil : Tiens, dit-il, voilà qu'il est midi : et il ôta son chapeau, sans rougir, fit le signe de la croix, et se mit à réciter l'*Angelus* ; puis quand il eut fini, il ajouta tranquillement : Faites excuse, Monsieur, c'est qu'ici nous croyons en Dieu.—Et qui vous a dit que je n'y croyais pas ? répliquai-je.—Je n'ai pas voulu vous offenser, reprit mon berger en reprenant son tricot : si vous y croyez, tant mieux ; vous êtes alors un brave homme.

—Un brave homme ! et pourquoi ?—Comment, pourquoi ? mais qu'est-ce qui peut empêcher l'homme de faire le mal, si ce n'est la crainte de Dieu ? qu'est-ce qui le retiendra, quand il pensera à une mauvaise action, si ce n'est la pensée que le bon Dieu est là qui le voit, et qui le juge ? oh ! tant qu'on a la crainte de Dieu, Monsieur, on se conduit bien. Tenez, j'ai eu un cousin... pauvre cousin ! il était marin... et dam ! dans l'état de marin, il y a des hauts et des bas... quand le tems est beau, on se moque de tout... Mais quand le vent vient et qu'il faut danser la coquille de noix, sur quoi on est, alors, voyez-vous, malgré soi on erie : Mon Dieu ! et on s'en ressouvient. C'est ce qui lui est arrivé au pauvre Jacques ! Un jour, il essaya une fameuse tempête ! au-dessus de lui, au dessous de lui, autour de lui, il n'y avait que de l'eau : et le navire dansait, oh ! mais il dansait ! alors le capitaine dit : Enfants, il n'y a plus que la Sainte-Vierge, la bonne patronne des marins qui puisse nous tirer de là ! prions-la, et ils se mirent tous à genoux. Monsieur, et ils prièrent dévotement. Aussitôt, voilà la tempête qui s'apaise comme par miracle : voilà le vent qui est moins fort ; voilà le navire qui danse moins ; les nuages passent, et deux heures après, les marins débarquaient tranquillement. Mais ils avaient fait un vœu : ils l'accomplirent, et tous, le capitaine en tête, ils s'en firent, pieds nus, remercier la Sainte-Vierge, dans sa chapelle de Bon-Secours. Ça lui a servi à Jacques : on n'est pas toujours heureux ; le moment fatal est arrivé ; il est mort ; mais dam ! il était né marin ; c'était une vocation. Il a fait comme son père et son grand-père.—Comment, dis-je, son grand-père était mort sur la mer.—Et son père !—Mort sur la mer, aussi.—Et il avait osé s'embarquer !—Et pourquoi pas, reprit mon berger : mais, pardon, excuse ! votre grand-père à vous, où est-il mort ?—Parbleu, dans son lit.—Et votre père ?—Dans son lit aussi.—Ah ! fit mon berger d'un air railleur, et vous osez vous coucher ?

—Pas mal répliqué, pour un berger, dit le peintre.

—En ce moment, mon homme leva la tête, il fit un mouvement brusque, et se dressant sur ses échasses : Ben ! s'écria-t-il, voilà la rousse qui fait des siennes ! Maudite rousse, va, elle me donne plus de mal à elle seule que toutes les autres.—Et il me montra du doigt une vache qui s'était écartée du troupeau, et qui bondissait au milieu des sables comme si quelque cavalier invisible lui aiguillonnait les flancs.—Je m'offris avec mon cheval pour courir après l'animal échappé.—Laissez, Monsieur ; vous êtes bien bon, mais vous n'arriveriez pas aussi vite que moi ;—et le voilà qui se met à arpenter la plaine, traversant les mares d'eau, sautant les fossés avec une agilité devant laquelle j'avoue que mon cheval eût reconnaître son maître. Bientôt la vache échappée reprit son rang dans le troupeau, et je quittai ;